

16-17
MAI 2009
POINT ÉPHÉMÈRE

CINEMAS HORS CIRCUITS
SALON DU DVD ET DES ÉDITEURS INDÉPENDANTS DE CINÉMA

Compte-rendu discussion du dimanche 17 mai 2009 : Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le DVD sans jamais oser le demander...

Avec : Emmanuel Vigne (Vidéodrome/ médiateur), Kévin Cancedda (Épicentre films), Alexis Hunot (Films sans Frontières), Isabelle Vercamer (Arcadès), Benoît Labourdette (Quidam Production)

Emmanuel Vigne : Cette troisième discussion de la journée invite le public à poser toutes ses questions sur le DVD : quatre professionnels sont ici à votre disposition pour y répondre. Nous serons moins sur un débat mais davantage sur un échange de questions/réponses. Je laisse les intervenants se présenter :

Alexis Hunot : Films sans Frontières est un distributeur indépendant, éditeur de DVD, distributeur cinéma et propriétaire de salles de cinéma également.

Kévin Cancedda : Épicentre Films est une société qui s'occupe de la distribution des films en salles, de l'édition vidéo et participe parfois à la production en tant que coproducteur.

Isabelle Vercamer : Arcadès est un distributeur d'éditeurs indépendants. Nous avons près de 140 éditeurs indépendants qui ont chacun entre un et six cents films parmi les 4000 références de notre catalogue.

Benoît Labourdette : Quidam Production s'occupe de l'authoring et de l'encodage (toutes les étapes de la fabrication, qualité des films, ergonomie des menus ...) dans la conception des films en DVD. Nous faisons également de la formation professionnelle et nous nous occupons aussi de la VOD.

Public : Lorsque l'on fait un télécinéma d'après une pellicule, on emploie un standard télévision. Ce qui veut dire que l'on voit moins sur un écran de télévision que ce que l'on voit sur un écran de cinéma. Je crois que, sauf exception, la majorité des DVD sont conçus dans ce standard télévision ; cela se voit bien dans les films un peu plus anciens où les titres au début, même si le format est correct, sont coupés. D'autre part, je voulais connaître les critères du chapitrage, que je trouve souvent dément, fait de manière arbitraire et sur l'idée que les films sont tous construits sur une narration linéaire.

Benoît Labourdette : Ce que vous décrivez est une question de cadrage. Historiquement, l'image vidéo est au 4/3 alors qu'il existe différents formats de cinéma : 1,33 1,37 1,66 1,85 2,35... À l'époque des écrans de télévision en 4/3 (parce qu'aujourd'hui la majorité des écrans sont en 16/9, écrans larges), par une volonté esthétique au moment du télécinéma (opération qui consiste à faire passer un film en pellicule vers la vidéo et aujourd'hui vers le numérique), face à une image cinéma plus large que l'écran 4/3, on a essayé de faire en sorte que l'image soit la plus grande possible. Et il est vrai qu'on en arrive à des aberrations mais il me semble que c'est là une question de manque d'exigence à un moment donné dans la chaîne de conception du DVD, d'une personne vis-à-vis de l'œuvre originale.

Alexis Hunot : Ceci est en effet un scandale. L'inverse a également lieu maintenant en faisant passer des films 4/3 au format 16/9 ! Ce sont des problèmes liés au commerce des home cinéma où il s'agit de créer artificiellement des œuvres au format 16/9.

Public : Tous les DVD, de bonne ou de mauvaise qualité, sont réalisés avec le standard télévision. Voilà le problème !

Alexis Hunot : Bien sûr que non, vous avez autant de formats cinéma que de formats télévision. Quand vous tournez, vous avez autant la possibilité de faire du 16/9 que du 4/3.

Public : Je ne parle pas du respect du format mais de l'underscanning (procédé qui rend l'image plus petite, et qui fait que je vois plus sur mon écran d'ordinateur que sur mon écran de télévision).

Benoît Labourdette : Alors ça c'est une autre chose. Un écran de télévision, du fait de la technologie des tubes cathodiques et des bords de l'écran déformés, coupe toujours les bords de l'image. Sur un ordinateur ou sur une vidéo projecteur, l'image apparaît en effet entière, alors que sur la télévision elle n'est pas entière. Cela est moins vrai de nos jours avec les écrans plasma même si ceux-ci coupent encore un peu l'image. Il est vrai que lorsque l'on fait du montage vidéo, on dispose de la safe zone qui indique la partie de l'image qui ne passera pas à l'écran (à peu près 10% sur les bords). C'est effectivement dommage pour les films. Certains éditeurs comme Re:voir font, à dessein, l'underscanning, c'est-à-dire une bordure noire qui empêche l'image d'être coupée à l'écran. Mais le tube cathodique tend à disparaître et donc ce problème avec lui.

Kévin Cancedda : Pour les chapitrages, d'après mon expérience, nous ne mettons pas de numéros aux chapitres. Nous aimons les films dont nous nous occupons et nous essayons de suivre au mieux la séquence. Après nous nommons les chapitres, dont les noms dépendent des choix personnels de l'éditeur. Nous tentons de faire un travail assez objectif laissant une part minimale à l'interprétation subjective. Il n'y a pas de normes standard pour chapitrer un film. Même si généralement on parle de douze chapitres pour un film de 1h30, on peut trouver aussi 16 chapitres : c'est au bon vouloir de l'éditeur.

Alexis Hunot : Sur certains films, les chapitres sont évidents comme pour le *Cuirassé Potemkine* que nous avons édité. Autrement on demande à la personne du laboratoire de faire un chapitre environ toutes les dix minutes en évitant évidemment que cela tombe au beau milieu d'une scène. Ensuite pour les titres des chapitres, nous nous amusons comme dans le cas des films de Russ Meyer. Aujourd'hui avec la technologie des DVD, on navigue tellement facilement dans le film, que je me demande si le chapitrage ne tendra pas à disparaître...

Benoît Labourdette : Moi je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur le chapitrage. Je travaille avec des personnes comme Jérôme Deschamps, Agnès Varda, qui passent des jours à réfléchir sur le chapitrage et les titres. Et contrairement à ce que vous dites, je trouve ça souvent galère de se déplacer dans un DVD, l'avance rapide est très saccadée (moins jolie que ça ne l'était avec la vidéo analogique). Du coup il me semble que le chapitrage est important. Je travaille beaucoup dans la pédagogie, notamment avec l'association Périphérie qui édite des DVD de films politiques également utilisés dans les classes. Il y a donc une importance du chapitrage par rapport à l'usage qui en sera fait.

Public : Toujours sur l'authoring... J'ai envie de créer ma boîte d'édition. J'ai récupéré les droits d'une copie dont l'image n'est pas terrible. J'aimerais savoir comment en tant que société d'authoring vous allez facturer tout ce travail.

Benoît Labourdette : En fait, il y a plusieurs étapes. Vous parlez d'une copie film en mauvais état qui doit être éditée en vidéo. Ce que l'on appelle l'authoring c'est juste la conception du DVD final. Avant cela et après le télécinéma (c'est-à-dire le transfert du film original vers un support numérique), nous allons peut-être constater qu'il y a de nombreuses rayures et il s'agira là pour nous d'effectuer un travail de restauration du film. Ce travail est donc en amont du DVD puisque la restauration permettra une diffusion en salles (il ne faut pas oublier que de plus en plus les salles s'équipent pour pouvoir projeter en numérique), à la télévision et ailleurs. Les films du patrimoine ont donc besoin d'un master numérique haute définition, ne serait-ce que pour les diffuser en salles. La restauration peut être simple comme colossale. La restauration des *Vacances de Monsieur Hulot* a coûté des sommes astronomiques, surtout parce qu'il y avait derrière ce projet de grandes exigences. Ce sont alors des choix économiques : quels coûts investir par rapport à ce que cela peut rapporter par la suite. Il faut aussi songer aux institutions publiques (en France nous avons la chance d'avoir un soutien au cinéma de patrimoine). Nous nous trouvons alors dans des problématiques entre la technique, le financement et le marché. Nous faisons pour notre part des petites restaurations de l'ordre de l'étalonnage, mais la restauration n'est pas notre spécialité ; alors que Lobster intègre nécessairement la phase de restauration dans ses films. Après, il y a des laboratoires qui ne font que ça. Pour clarifier un peu le terme authoring, je vais faire quelques explications. La première étape est le télécinéma d'où l'on obtient une version du film, un master, sur une cassette vidéo. Ensuite, il va falloir mettre cela sur un DVD qui ne possède pas beaucoup de place (seulement 9 gigas). Ce qui veut dire qu'en prenant le master original, on ne pourrait mettre que 15 à 20 minutes de film. Il faut donc sur ce DVD réduire la quantité d'information en compressant le film. Cette compression fait perdre de la

qualité au film. Entre la cassette vidéo et le DVD il y a une étape appelée l'encodage. Nous allons réduire dans un rapport de 25 : c'est-à-dire qu'entre le DVD et la copie originale il y a 25 fois moins d'information. Nous nous sommes rendu compte que dans le plan d'un film avec 25 images par seconde, il y a une redondance d'informations d'une image à l'autre. C'est-à-dire que le personnage qui parle sera différent en fonction de ses mouvements à l'image alors que le décor autour de lui reste stable. Pour réduire le nombre d'informations sur le DVD, l'image est décomposée en groupes de 15 images (que l'on appelle des gop : group of pictures) dont on enregistre seulement la première en entier. Alors que pour les 14 autres on enregistre seulement ce qui bouge par rapport à la première. Cette opération de décomposition recomposition peut être très mal faite. Ainsi, sur certains films, lorsque l'image est fixe elle est belle mais à partir du moment où il y a du mouvement, l'image paraît pixellisée dans les coins. Finalement, cela demande beaucoup plus d'efforts à la machine lorsque les choses bougent qu'avec une image fixe. Ensuite, il y a l'encodage qui est une étape très importante et extrêmement difficile. Prenez l'exemple d'un film expérimental où chaque image est différente de la précédente : dans ce cas précis, ce système ne convient plus.

Emmanuel Vigne : C'est pour cette raison que Re:voir, éditeur de films expérimentaux, a mis beaucoup de temps à faire passer son catalogue VHS en DVD.

Benoît Labourdette : Une fois qu'on a les encodages, qu'on a travaillé la conception (menus, bonus, chapitres...), qu'on a préparé ses pistes son, ses sous-titrages, tous les éléments finalement qui vont composer le DVD, c'est là qu'on arrive à ce qu'on appelle l'authoring, c'est juste une étape : mettre tout ça ensemble de sorte à ce que le DVD fonctionne. Le DVD est une norme (DVD Vidéo) établie en 1997 et qui depuis n'a jamais bougé, c'est là sa force et l'origine de son succès. Cela permet de voir des DVD sortis aujourd'hui sur des lecteurs datant de 1999. Par contre un CD-rom d'il y a dix ans ne fonctionne plus sur les nouveaux ordinateurs. L'authoring consiste à faire entrer tout ce travail autour d'une même norme, celle du DVD pour qu'il puisse fonctionner dans n'importe quel lecteur de salon. Une fois qu'on a terminé l'authoring, on fait ce qu'on appelle un master, une sorte de matrice de base, et ensuite on fait la duplication du DVD.

Kévin Cancedda : Je travaille beaucoup avec la société qui s'occupe d'encoder nos films. Et le travail va effectivement beaucoup dépendre de nos choix éditoriaux, selon que l'on souhaite ou non un menu animé, des pages de bonus, etc. Et tout cela a évidemment un coût.

Public : Quel est le type de bonus qui coûte le plus cher ?

Kévin Cancedda : Généralement, cela dépend de la relation que l'on entretient avec le réalisateur. Je sais qu'en ce qui concerne les scènes coupées nous n'avons jamais eu à les facturer mais encore une fois cela dépend du bon vouloir du réalisateur. En tant qu'éditeur, nous nous devons d'avoir du contenu intéressant qui ne se contente pas d'être du remplissage. Nous avons la chance chez Épicentre de côtoyer les réalisateurs en tant que distributeur de films en salles. Nous pouvons alors enregistrer des entretiens avec le cinéaste avec l'aide d'une journaliste. Mais nous n'avons pas toujours l'opportunité de le faire. Personnellement je suis particulièrement intéressé par les courts métrages des réalisateurs, édité mais ce sont aussi des droits à payer...

Alexis Hunot : Pour moi c'est complètement différent. Lorsque je suis arrivé chez Films sans Frontières, les prix des DVD étaient à 30 euros, ce que je trouvais trop cher. Mon collègue m'a dit que si l'on baissait les prix il n'y aurait plus de bonus et j'ai répondu que ce n'est pas grave. Je ne m'intéresse pas plus que cela aux bonus : en tant que cinéophile, je tiens avant tout à voir les films. Lorsque je vois le nombre de films qui ne sont pas édités... Je préfère voir davantage de films qui peuvent être édités parce qu'ils n'ont pas à subir le budget de la conception des bonus. Parfois, avec l'argent mobilisé pour les bonus, il serait possible de sortir un autre film : je préfère dans ce cas sortir plus de films sans bonus.

Isabelle Vercamer : Sur la distribution, c'est vrai qu'il y a des titres qui vont sortir à 200 exemplaires et que plus le produit coûte cher au départ, plus il sera difficile de rentrer dans ses frais.

Alexis Hunot : Juste pour vous donner quelques chiffres, nous avons vendu l'an dernier 76 DVD de *Moro do Brazil* de Mika Kaurismäki, 63 pour *Five Obstructions* de Lars von Trier... Lorsqu'on fait si peu de ventes, c'est difficile de faire des frais sur les bonus.

Kévin Cancedda : Au sujet de Satyajit Ray, nous venons d'éditer *L'Expédition* où il n'y a aucun bonus à part une filmographie écrite. Cela paraissait difficile d'acheter des archives à l'INA qui sont assez chers. De plus, le film fait près de 2h30 et a nécessité un gros travail de restauration, image par image, on n'avait donc pas envie de compresser le film plus que ça.

Public : On a souvent reproché à Films sans Frontières d'avoir édité des films de Tarkovski coupés en plusieurs morceaux....

Alexis Hunot :, Après la chute du Mur, une société s'est empressée d'acheter les droits de nombreux films russes. Ils ont fait des restaurations et pour faire plus d'argent ils ont sorti *Dersou Ouzala* de Kurosawa et des films de Tarkovski sur deux DVD. Nous avons dû passer par eux parce que ce sont eux qui détiennent les droits. Nous avons dû acheter ces titres clé en main : s'ils avaient des bonus nous étions également obligés de les acheter avec les films. Si nous en avions l'opportunité, nous aurions évidemment sorti ces titres sur un seul DVD par film (la technologie le permet aisément). Mais nous n'avions pas le droit de le faire.

Public : Plutôt que de faire des bonus qui accompagnent le film, ne serait-il pas plus intéressant de faire des DVD à part entière consacrés à ces bonus permettant une analyse plus profonde des œuvres ?

Alexis Hunot : Cela coûte une fortune et il n'y a pas de marché pour pouvoir vendre ces DVD.

Public : Je suis professeur d'université et je vous réponds qu'il y a un marché. Au lieu de publier un livre qui parle d'un film, il serait plus intéressant pour parler des films de voir un DVD qui utilise des images. Le livre est à mon avis désuet pour analyser un film.

Alexis Hunot : La seule chose importante dans cette histoire, c'est de permettre l'accès aux films en les éditant. Pendant plusieurs années, quelqu'un avec toute une équipe s'est investi pour réaliser un film. Nous, en tant qu'éditeurs, nous continuons son travail en le mettant à la disposition de son public.

Benoît Labourdette : Je peux répondre sur la question du coût du DVD. Si l'on souhaite proposer une autre façon de naviguer à travers le DVD, ce qui est tout à fait possible : ses ressources sont tout à fait incroyables et encore inexploitées. Cela ne coûte pas deux fois plus cher mais dix fois plus. Parce qu'il va falloir développer tout un langage de programmation spécifique et inédit. Ainsi sur les DVD de Disney il y a un jeu vidéo inclus avec lequel on peut jouer sur le lecteur DVD de salon. Mais cela est sans commune mesure avec le coût d'un DVD classique. Dans la mesure où le langage de programmation du DVD est très ancien (il date de 1997) il est très basique et du coup extrêmement lourd et cher à mettre en œuvre. Lorsque des gens veulent ajouter plus d'interactivité, il faut ajouter un programme informatique spécifique. Il y a évidemment de nombreuses alternatives à prix modeste à mettre en place. La technologie du DVD, du fait de sa standardisation depuis plus de dix ans, ne permet plus d'innovations. Ce qui n'est pas le cas avec le Blu-Ray. Nous avons la VHS et le DVD a été inventé afin de s'aligner sur le CD. Cela a marché. La course à l'innovation s'est poursuivie avec le Blu-Ray sauf qu'à l'heure actuelle, avec 2% des ventes vidéos, il est loin d'être un succès. Techniquement parlant, avec un disque Blu-Ray, on peut utiliser un langage de programmation et réaliser des choses beaucoup moins chères.

Public : Je pense qu'il y a eu de nombreux espoirs de voir réaliser en DVD des équivalents des éditions Pléiades pour les livres mais cette promesse n'a pas été tenue. Les principaux usagers de ces DVD au contenu en bonus développé sont les milieux de l'éducation et je trouve dommage que le CNDP qui s'occupe de la mise à disposition de films ne fassent comme les éditeurs en développant les analyses autour des œuvres.

Alors qu'un même DVD peut être vendu par la même enseigne à des prix variables au cours du temps, comment les éditeurs font-ils pour s'assurer qu'ils sont rétribués en proportion des recettes réalisées sur la vente.

Isabelle Vercamer : En fait nous ne sommes pas rétribués. On nous demande de participer à une opération et de vendre beaucoup moins cher un produit. C'est toujours l'enseigne vendeuse qui gagne dans ce genre d'opération. Le seul avantage que nous pouvons avoir c'est de mettre un peu plus de

produits que d'habitude et se libérer d'un certain volume qui nous permet une meilleure visibilité dans le magasin.

Alexis Hunot : En fait vous avez un prix catalogue, qui se fixe chez Films sans Frontières entre 9,25 et 12,35 euros. La FNAC nous prend ces films à 6,66 et les vend à 15,00 euros : voyez vous-mêmes quelle marge elle se fait. Ensuite, on nous propose des opérations particulières qui sont censées vendre de gros stocks. Ce fut le cas de l'opération érotisme à la FNAC qui nous a proposé de mettre en avant les films de Russ Meyer. Ce fut une opération catastrophe avec 90 % de retour sur les titres que nous leur avons proposés. Ce qui crée beaucoup de difficultés aux éditeurs c'est la mainmise des gros distributeurs qui se permettent différentes politiques.

Isabelle Vercamer : Surtout qu'en fait ce n'est pas la même démarche. Une grosse compagnie va amortir les coûts sur la distribution du film en salles. Ce qui n'est pas du tout le cas des éditeurs indépendants qui ne touchent d'ailleurs pas le même public. Notre clientèle est cinéphile. Nous travaillons sur un produit alors qu'ils travaillent sur de l'argent.

Alexis Hunot : La plupart des gros studios se moquent royalement de leurs éditions DVD. Ca n'est qu'un plus pour eux. Et nous, lorsque nous avons besoin d'argent nous sommes contraints de vendre à bas prix nos titres sur Cdiscount. Mais nous nous en sommes mordus les doigts car ce n'est jamais au bénéfice de notre image ni même du DVD vendu en question. En tant que petit éditeur nous ne pouvons nous permettre à un moment donné de vendre à très bas prix nos DVD.

Isabelle Vercamer : De plus, quand on est petit, on a souvent pas le choix. Certains gros distributeurs veulent libérer du volume avec des opérations spéciales où les titres sont vendus à très bas prix mais ce n'est pas non plus dans l'intérêt des petits éditeurs.

Alexis Hunot : C'est vrai que nous sommes peu nombreux dans le marché de la vidéo à être à la fois éditeur et distributeur comme Doriane, car ce n'est pas facile. Chez les gros distributeurs, les petits éditeurs se retrouvent en situation fragile de concurrence face aux titres des autres éditeurs et ils ne pourront pas imposer leurs titres.

Public : J'ai une question sur la durée de vie des DVD : a-t-on trouvé un support qui permette de conserver longtemps un contenu. On me dit que certains DVD ont une durée de vie fixée entre deux et cinq ans. Je pense que certains fabricants se débrouillent pour que cela ne dure pas longtemps et qu'on ait besoin de racheter.

Benoît Labourdette : Plusieurs choses sont à distinguer dans la conception du DVD. Il y a deux façons de fabriquer un DVD : soit la gravure sur un ordinateur personnel, soit le pressage. Un DVD est un bout de plastique avec une surface réfléchissante comme un CD : un sillon avec des trous (microcuvettes) ou non. Ces microcuvettes sont des 0 et des 1, information élémentaire du langage informatique. Comment fait-on pour créer ces microcuvettes ? Pour un pressage, on crée un moule très dur en nickel et l'on va tamponner le plastique à chaud. A priori, cela doit durer dans le temps. Par contre, la sérigraphie de l'étiquette au dos, utilisant certaines encres vont attaquer par acidité l'autre face. Cela aurait pu être mieux conçu avec une couche protectrice... La durée de vie d'un DVD pressé est malgré tout assez grande, si on ne le raje pas. Le laser au moment de la lecture ne va pas rayer la surface du DVD. Ainsi, le DVD peut être lu 20 000 fois sans être pour autant davantage rayé. À l'époque où le Blu-Ray a été conçu, on a cru qu'il serait sous forme de cassette parce qu'il est plus fragile : il suffit d'une petite rayure pour rendre inutilisable le Blu-Ray qui possède au millimètre carré beaucoup plus d'informations que le DVD. Par contre la gravure du DVD et du CD, c'est le laser de l'ordinateur qui va graver à chaud la surface vierge du support en question (DVD ou CD) à une certaine vitesse. La durée de vie va aussi dépendre dans ce cas du support vierge original.

Public : Vous confirmez une durée de vie de 2 à 5 ans pour un DVD non pressé acheté dans le commerce ? En outre, je dois dire que j'ai acheté un DVD neuf qui ne marche pas sur mon lecteur : comment est-ce possible ?

Benoît Labourdette : Personne ne peut donner de durée exacte : certains DVD gravés il y a longtemps fonctionnent encore et d'autres plus récemment non. Il y a certains DVD vierges qui sont de meilleure qualité comme Tayo Yuden. Ce sont les DVD que l'on utilise pour faire de la duplication parce que

dans l'édition DVD il n'y a pas que du pressage. Ce DVD vierge est plus cher que les autres et n'est pas en vente en France : il faut le commander sur Internet. Les Verbatim sont pas mal et tous les autres, sincèrement, je ne les conseille pas car on ne sait même pas qui les fabrique. Nous sommes dans un monde où l'on peut dupliquer à l'infini sans perte d'information. Il n'y a plus cet effet de génération des moyens d'enregistrement anciens. Mais en même temps les objets sont plus fragiles : un disque dur peut se casser au bout d'un certain temps et on ne sait pas quand, faisant disparaître toutes les informations qu'il contenait jusque-là. Il est évident que les informations sur ces supports durent beaucoup plus longtemps que sur le papier. Il y a la question de la durée mais aussi de la norme. C'est-à-dire qu'une photo sur support papier pourra toujours être lisible mais sur le DVD, les images seront lisibles que si un lecteur est capable de le lire à l'avenir. Les DVD sont des brevets totalement privés pas du tout ouverts et libres. C'est-à-dire qu'un jour ce document ne pourra plus être lu sans la clé du code. Comme un fichier Word dont la clé du code appartient à Microsoft : lorsqu'ils feront faillite, ils ne délivreront plus la clé et le fichier deviendra inaccessible. Comme ce code fait partie du secret industriel, il n'est pas donné, il faut un logiciel à acheter.

La norme du DVD est un livre de 900 pages qui explique comment sont organisés les 0 et les 1 de la surface d'un DVD, le format et les menus, etc. Cette norme est interprétée par chacun à sa façon. Par exemple, un fabricant chinois de lecteurs DVD achète le livre de cette norme et va l'interpréter à sa manière. Du coup, lorsque l'on fabrique un DVD, il faut prendre en compte que certains lecteurs, dont le fabricant a interprété la norme à sa manière, ne vont pas accepter le DVD. Il faut donc tester chaque DVD sur au minimum dix lecteurs différents ! Certaines sociétés font même cette vérification sur 200 lecteurs ! Par exemple, au moment de la sortie vidéo sophistiquée du film *Le Roi Lion* par Disney, on s'est rendu compte que le film ne marchait pas sur une quarantaine de lecteurs. Disney a donc dû retirer le DVD de la vente et refaire un authoring. La norme était respectée mais ne tenait pas compte de la particularité de certains lecteurs.

Nous avons d'ailleurs beaucoup de problèmes avec les lecteurs des ordinateurs. Certains studios d'authoring ne veulent pas se préoccuper de vérifier la norme sur les ordinateurs en plus des lecteurs de salon.

Public : Il y a des aides du CNC pour l'édition DVD : est-ce que ces subventions sont conditionnées à un travail avec des compagnies françaises ?

Kévin Cancedda : Ce n'est pas dit de cette manière-là, mais le CNC a avant tout pour mission de défendre l'industrie du cinéma français. Par contre, nos éditions chez Épicentre l'an dernier ne contenaient aucun film français, ce qui ne nous a pas empêchés de recevoir des subventions de la part du CNC. Avoir des films français ne constitue donc pas une condition pour recevoir des subventions.

Alexis Hunot : Il n'y a pas de problème, les subventions du CNC n'empêchent pas de travailler avec des entreprises étrangères. Avant, le CNC subventionnait beaucoup de produits non finis, ce qui n'est plus le cas maintenant. Nous avons pu sortir des films de Paradjanov grâce au CNC. Sans cette institution, nous ne pourrions pas sortir la moitié de notre catalogue. Par contre, nous ignorons sur quelles bases objectives le CNC attribue à tel ou tel DVD une subvention. Nous avons quand même la chance d'avoir un ministère de la culture qui dispose d'un important budget : je m'en rends compte face aux remarques de mes collègues à l'étranger.

Kévin Cancedda : C'est vrai, c'est exceptionnel d'avoir cela : nous devons être le seul pays au monde à disposer de ces subventions.

Public : Il ne faut pas dire que c'est une subvention, c'est une taxe. Lorsque l'on achète un DVD ou que l'on achète une place au cinéma, une partie du prix retourne au CNC. C'est donc nous qui offrons au final cet argent à l'industrie du cinéma.

Alexis Hunot : Et de notre côté, nous reversons une taxe au CNC. Mais ce n'est pas plus mal car c'est ainsi que l'on entretient une politique culturelle en France.

Public : Les aides du CNC sont attribuées finalement aux éditeurs qui feront des bénéfices sur leurs ventes...

Alexis Hunot : Non, pas nécessairement. Nos films de Paradjanov sont sortis grâce au CNC même si les chiffres des ventes n'ont pas été par la suite conséquents.

Kévin Cancedda : Chez Épicentre, nous tirons entre 500 et 2000 DVD par titre, cela fait trois ans que notre pôle édition existe, nous sommes encore jeunes, nous n'avons pas d'amis au CNC et c'est grâce à cette institution que nous pouvons sortir nos films.

Emmanuel Vigne : Nous allons terminer cette discussion avec l'avenir du Blu-Ray.

Benoît Labourdette : Le Blu-Ray est donc une nouvelle version du DVD haute définition avec beaucoup plus de pixels et donc une image de meilleure qualité. Pour le lire, un lecteur Blu-Ray est nécessaire. Il offre de grandes possibilités de programmation comme récupérer des bandes-annonces sur Internet et finalement tout ce qui est possible avec un ordinateur. À l'époque du CD et du DVD, les industriels se sont réunis sous le nom d'une société (DVD forum) pour créer une norme commune. Et à chaque fois qu'un DVD ou un lecteur de DVD est vendu, des royalties sont reversées à DVD forum parce qu'il s'agit de brevets industriels. Par contre pour la haute définition, les industriels ne se sont malheureusement pas entendus. Ainsi, deux formats concurrents sont sortis en même temps : le Blu-Ray et le HD DVD. La première année, le consommateur a été perdu parce que selon le format, il fallait un lecteur spécifique non compatible avec l'autre. Le Blu-Ray reste seul mais la situation n'a pas été plus motivante. À l'époque où le DVD est sorti, pour voir un film chez soi il n'y avait que la VHS. Aujourd'hui, de multiples moyens existent pour voir un film : VoD, DivX, etc. Ainsi le Blu-Ray ne permet pas de remplacer quelque chose. À mon avis, le fait que sur un ordinateur il y ait un lecteur Blu-Ray va progressivement changer les choses. Car sur ce support on peut mettre plus d'informations numériques. Par contre en terme éditorial pour le cinéma, je pense que ce n'est pas un support d'avenir.

Alexis Hunot : Le problème est qu'avec le Blu-Ray on a beaucoup plus parlé de technique que du film. J'ai peur que si l'on n'accepte pas la mauvaise copie originale d'un film avec un son mauvais, etc., que celui-ci soit voué à ne jamais être édité à cause de la nouvelle technologie haute définition et de l'habitude des consommateurs à voir des images impeccables. Du point de vue de la pure cinéphilie, je crains que certains films disparaissent parmi les nouvelles éditions. De même, les films à grosse production n'auront accès qu'à une édition haute technologie.

Public : Même le *Casanova* de Carlotta en Blu-Ray a fait un bide total, alors que c'était une des meilleures ventes en DVD...

Isabelle Vercamer : Nous avons sorti un seul Blu-Ray qui est *Valse avec Bachir*, qui a malheureusement été une catastrophe.

Public : Juste pour finir avec une question d'anticipation : est-ce que vous existerez toujours en tant qu'éditeur DVD, est-ce que quelque chose d'autre remplacera le Blu-Ray ?

Alexis Hunot : Je pense que dans 10 ans il y aura toujours des DVD. Mais il faut que la VoD n'empêche pas l'édition. La VoD a son intérêt puisqu'elle nous permet d'ouvrir plus largement notre catalogue. Je pense qu'il faut garder les deux : téléchargement et gravure sur un support.

Kévin Cancedda : Bizarrement je ne suis pas très inquiet au sujet de la dématérialisation : du moment où l'on aime un film, on aime à posséder l'objet.

Emmanuel Vigne : C'est le réflexe fétichiste du passionné.

Isabelle Vercamer : Nous avons beaucoup d'éditeurs qui travaillent plus sur l'objet que simplement sur le film. Ainsi les éditions Potemkine ont sorti *Herzog/Kinski* qui se présente comme un livre. L'objectif est de développer la qualité de l'objet et de créer un plus par rapport au film.